

## *(Se) Filmer*

Je/me, tu/te, il(s)/elle(s)/se filme(nt).

Maintenant qu'il n'y a presque plus de film(s), on n'en finit pas de se filmer. L'activité survit à l'acétate, elle s'en est détachée au point de se prendre elle-même pour objet/sujet. L'activité se réfléchit, l'auteur est l'acteur de son image, petit acteur, petit auteur. Curieuse réflexivité de l'image, étrange mise en scène de soi, sans scène, et sans mise. Conduite impulsive, ne plus regarder le paysage, mais se regarder regardant qu'on se regarde, le paysage n'est plus que le fond anodin d'une seule et même figure centrale : soi. Étrange culte. Soi, qu'on regardera plus tard, sur l'écran, se regarder se regardant, un soi déjà autre, une trace de soi qui absorbe désormais toute la valeur de soi, celui qui compte n'est pas celui-ci, mais celui-là qui n'est pourtant plus qu'un scintillement, et dont celui-ci, bien présent, commente l'exploit, image de l'ardeur de celui-là pourtant déjà lointain, improbable, et irrécupérable. Vivre son présent au passé, mais attesté, mais par soi. Volutes de soi qui s'entrelacent, s'épanouissent, se contredisent.

A quoi bon (se) filmer ? La pratique se répand sur nos décors : avant même de gonfler convenablement sa voile, on se prend à gonfler sa personne, pour s'en masquer toute la fragilité.

Mime de mise en scène.

Quelques images du parking, puis un plan fixe sur le sac et la marque de la voile, fond sonore incertain.

Décollage. Un être casqué lève sa voile, se retourne, se penche, s'envole.

Vol. Spectacle approximatif d'un paysage de montagne, ou d'une étendue de plaine plate sphérique, balayage rapide des suspentes et du bord d'attaque, main gauche, main droite, au centre de l'image, ouvrant le paysage comme un rostre émoussé, les genoux et les godillots du pilote. Le paysage se met à tourner, bascule, s'inverse, au

loin un peu de neige, ou une herbe verte, un flan de falaise qui défile, une autre voile qui croise la trajectoire, un bord de mer, une plage.

Le sol se rapproche, une manche à air, on vire à droite, un peu à gauche, brusquement l'herbe devient une confusion de brins acérés, retournement, la voile se mue en architecture qui s'écroule.

Combien de fois a-t-on vu cette séquence ?

Le nombre importe peu, on voit, et on ne voit rien, on ne ressent rien, on s'ennuie de l'uniformité.

Ajoutons une musique plus ou moins agressive pour suggérer le dynamisme du pilote, quelquefois un commentaire en surimpression.

Il existe de splendides séquences de vol, réalisées par un pilote expert, filmées par une équipe compétente, dotée d'un matériel suffisant, fruits de repérages minutieux, de répétitions précises, de reprises nombreuses, produits d'un montage exact, et d'une musique bien dosée.

Il existe des images subtiles, saisies avec délicatesse, qui réclament du temps, un œil qui s'étonne et flâne en douceur et nous délivre enfin ce qu'on ne savait pas voir, une harmonie de paysage, un geste suspendu, une surprise du monde.

Il existe des séquences utiles, techniques, didactiques, composées avec soin, qui montrent tel site, ou détaillent tel aspect du vol, telle gestuelle, ou tel enchaînement, images précises et propres, commentées avec justesse et à propos.

Comme il existe aussi cette profusion d'images confuses, sans projet, sans objet ni sujet, des images qui n'ont rien à dire mais le répète indéfiniment, qu'on diffuse sur les sites idoines comme akènes à aigrettes, des images qu'on croirait en attente de l'incident, ou pire, qui les réveillerait enfin, et justifierait tristement leur existence.

Toutes ces images se ressemblent jusqu'à plus fâim, et pourtant nous les regardons encore, comme troublés, impatients d'y revenir, retournés au rêve de vols éblouissants qu'on ne fera jamais.

Il ne s'agit pas d'interdire à quiconque de se filmer, ni d'y trouver satisfaction, et de meubler ses soirées amicales de projections un peu mornes, il s'agit plutôt de tenter de comprendre le sens de cet acte.

Vivre son vol ou se filmer le volant ? Comme aussi filmer tel monument, ou telle œuvre, plutôt que les laisser infuser en soi.

Devenir le touriste de sa propre vie ?

Il n'est pas sûr que ce soit si simple, ni qu'on puisse réduire cet acte à un seul motif.

Mais ce n'est certes pas le motif esthétique qui requiert temps et talent.

Ni le motif technique ou didactique qui suppose précision et montage.

Ce n'est pas non plus la construction d'un récit qui demande intrigue et style.

Est-ce pour attester qu'on a bien volé ? cela vaut peut-être pour le passager étonné d'un vol biplace, mais le motif est étroit, et ne supporte guère la répétition.

On peine à trouver une raison satisfaisante, une raison qui justifie qu'on s'encombre d'un appareil coûteux et fragile, qu'on se surcharge d'un équipement superflu, accroché de guingois, auquel on risque d'emmêler les suspentes, alors qu'il est si bon de se laisser aller au bonheur de planer, d'inonder son cerveau des frissons du vol, et laisser monter devant soi des paysages émus comme des aubes du monde.

Deux indices peuvent nous mettre sur la voie d'une réponse. On se filme d'abord pour montrer son vol à quelqu'un d'autre, et en recueillir l'émoi, banal mais tellement évident. Et nombreux sont aussi

ceux qui, se filmant, parlent à la caméra, pour se dire à eux-mêmes où aller, comment réagir, quel autre plan de vol envisager.

D'où cette hypothèse, valable en de nombreuses disciplines, mais très particulièrement en la nôtre : on se filme pour ne pas être seul, la caméra est un substitut d'autrui, elle peuple le monde.

Tout comme on regarde aussi les séquences diffusées, pour se conforter, pour vérifier qu'on n'est pas seul à vivre telle difficulté, à éprouver telle inquiétude, à renouveler telle maladresse élémentaire.

Car plus encore qu'en d'autres domaines, chacun est seul sous sa voile, même si, et surtout si, nous volons sous le regard et l'appréciation des autres. Voler est une aventure grisante parce qu'elle est sans recours, une fois en l'air, il faut tout assumer, on ne peut ni faire une pause sur le bord de la route, ni espérer un secours, chaque geste engage tout entier.

Voler, c'est faire l'épreuve de soi, engager l'aventure de soi, c'est affronter l'événement de soi, on ne peut pas tricher. Voler c'est, comme le héros des épopées, s'introduire chaque fois dans un monde sans autrui, sans trace rémanente ni indication, sans pointillé ni panneau. C'est peut être pourquoi l'admiration brille, mêlée d'inquiétude, dans les yeux des piétons.

La caméra, c'est à la fois autrui près de soi, un leurre à la solitude, une façon de masquer la béance du monde, comme c'est aussi soi devenu autrui, on s'enregistre volant pour s'oublier, c'est un autre qui vole sous l'œil de la caméra qu'on rajuste encore, et devant laquelle on prend inconsciemment la pose. On amoindrit sa propre crainte en s'installant au centre du monde pour n'en faire plus qu'une périphérie, un accessoire de soi, pour en conjurer le danger.

Refuser la caméra, c'est accepter d'affronter la nudité de soi, car on ne vole bien que lorsqu'on est parvenu à négocier en soi l'unité de soi pour être tout à son vol, et à se libérer enfin du souci de soi, étonnant fardeau.